

rel que les agriculteurs canadiens eussent regretté le sol de la Normandie ou de la Bretagne. Mais non ; pendant que la Pompadour regnait à Versailles—j'espère que son compatriote monsieur Cartier n'est pas ici !—on se battait en Canada pour "quelques arpents de neige." On eut dit que la gloire séchait les larmes de ces pauvres colons délaissés. Pour eux la vieille France était perdue et ils voulaient en créer une autre. C'est pour cela que, pendant plus de 150 ans, le colon canadien cultiva et défendit ces rudes contrées. Et n'allez point croire qu'il désespérât de l'avenir. Au contraire, Pour lui le patriotisme était la plus belle vertu d'un citoyen et d'un soldat. La vieille et franche gaîté gauloise avait passé l'atlantique, avait pris racine sur les bords du Saint-Laurent, s'était assise au foyer du laboureur, veillait sous la tente du milicien et soutenait le courage tant éprouvé des deux.

En ce pays, l'agriculture était alors au berceau. On ne voyait point, comme de nos jours, ces luxuriantes campagnes qui vers Montréal, surtout, bordent les deux rives du Saint-Laurent. Tout était à faire. C'était le temps des aventures hardies, des entreprises périlleuses mais patriotiques, des victoires et des découragements. C'était le temps des Champlain, des Maisonneuve fondateur de Ville Marie maintenant Montréal, des Talon, des Iberville, des Montcalm et de tant d'autres dont les noms m'échappent mais qui sont gravés en caractères indestructibles aux pages de l'histoire.

(A continuer.)

On nous informe qu'une société littéraire doit être, bientôt, établie sous le nom de "Club littéraire Canadien" et que ses séances se tiendront dans une des salles de l'édifice de la Banque Nationale.

On fait signer, actuellement, une requête pour obtenir du gouverneur que la sentence de mort portée contre le malheureux Gosselin soit commuée en une réclusion perpétuelle dans le Pénitencier Provincial.

Afin d'inaugurer dignement l'ouverture du parlement, nous publions, sur le prochain numéro, une caricature de circonstance !!!

OPINION DE DEUX CÉLÉBRITÉS.

BARTHE—Mon cher Cauchon, je viens, à l'approche de la cession et du... enfin, me reconcilier avec vous. Sur le

point de faire de nouveau la paix avec dieu, je désire la faire, aussi, avec les hommes. Si, depuis la dernière session, pour nous injurier, nous nous sommes barbouillés d'encre au lieu de nous asperger d'eau bénite, il faut, aujourd'hui, nous embrasser sur les deux... joues.

CAUCHON—J'accepte, confrère.

BARTHE—Je pose une condition.

CAUCHON—Laquelle ?

BARTHE—Nous demanderons au rédacteur de "L'Observateur" de "caricaturiser" notre alliance et de consacrer un article à ce sujet.

CAUCHON—Impossible !

BARTHE—Et pourquoi ?

CAUCHON—Parce que moi qui suis un écrivain très modéré je trouve trop "brutal" le rédacteur de "L'Observateur."

BARTHE—Vous le trouvez plus "brutal" que l'écrivain qui a brutalisé feu l'honorable John Neilson et l'illustre Papineau ?

CAUCHON—Saint-Barthe, ne me force pas à faire de toi un martyr !

BARTHE—Allons puisque vous refusez l'écrivain, acceptez vous l'artiste ?

CAUCHON—Pas d'avantage.

BARTHE—Pourquoi donc ?

CAUCHON—Parce qu'il se "gate la main."

BARTHE—Quand il vous représente en lutte avec Cyrille Boucher ?

CAUCHON—Non quand il nous fait échanger mutuellement des coups de pieds.

BARTHE—Ne pensons plus au passé.

Un ministériel racontait, hier, le résultat du bal donné par Johnny McDonald. J'ai goûté à ce bal, disait-il, en terminant, un plaisir sans pareil : je suis resté sans connaissance, toute la nuit !

L'honorable Louison Renaud qui a dépensé sa fortune en corrompant les électeurs va de nouveau entrer dans le commerce... et pour cause !

"La farine du diable retourne en son."

CHANSON.

LE "REEL" DU PAYS.

AIR :

I.

CARTIER appareillant son violon :

Attention ! j'ouvre la danse !

A vos places mes chers amis.

Frappez du pied, mais en cadence,

Pour danser le "reel" du pays !

Ce soir, nous sommes la province !

Soyons dignes de McDonald.

Ce soir, le plus gueux est un prince

Pour fêter le retour de Galt !

II.

GALT chantant d'une voix de Juif du moyen âge :

Tant que je fus en Angleterre,
L'ombre de Law suivit partout
Mes pas au marché monétaire ;
Pour un louis j'avais un gros sou !
Des financiers je suis le prince !
Pour enrichir le Canada
Hypotéquons cette province :
Le déluge après nous viendra !

III.

BELLEAU tenant dans sa main un billet promissoire :

Cessons d'honorer Terpsichore :
Mercure reclame nos soins !
Beau coup nous reste à faire encore,
Pour siéger le vingt-huit, au moins ;
Le public qu'en dansant on gruge,
Malgré nos plaisirs innocents,
Rit de nos faux pas et nous juge :
Il nous faut songer aux absents !

IV.

JOHNNY McDONALD habillé en montagnard écossais :

Entouré de fleurs et de belles
Je singe en petit Baltazar.
Sous le feu des noires prunelles,
J'arrose, dans un doux nectar,
Notre parjure politique.
Passons gaiement le carnaval
Sous l'égide du dieu bachique :
Les électeurs paieront le bal !

V.

ALLEYN, les pieds enveloppés dans des chaussons :

Où sommes-nous ? Par saint Patrie
On me fait danser la polka !
Sur le parquet si mon pied glisse
Le "Courrier" m'excommuniera !
Sur ses formidables épaules
Hercule soulevait atlas.
J'ai, moi qui remplis tous les rôles
Dix mille voteurs sur les bras !

VI.

CARTIER improvisant à la sourdine sur l'air du libéra de Mozart :

Comme cette danse vous change !
Chacun de vous semble un pantin
Alleyn, comme le mauvais ange,
Grimace en poussant Langevin
Diable ! mesieurs, soignez la pose !
En soufflant comme un noir démon,
Belleau, tu vas renverser Rose !
Battez les ailes de pigeon !

Salles Musicales, 14 fev. 1860.